

MERCREDI

20 MARS 1833.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRÉ, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 105.



TROISIEME ANNEE.

N° 162.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE,



JOURNAL POPULAIRE.

La prison est le Séminaire des Patriotes.

AVIS.

Une maladie grave, survenue subitement à notre Gérant, nous ayant forcé à retarder de vingt-quatre heures la publication du Numéro de *la Glaneuse*, qui devait paraître hier, notre prochain Numéro ne sera publié que vendredi.

ÉPHÉMÉRIDES DU JUSTE-MILIEU.

19 mars 1831, Poursuites contre le *Courrier de l'Europe*. — 19 mars 1832, saisie de la *Gazette d'Anjou*, à Angers. — 20 mars 1831, saisie du journal *la Révolution*. — 21 mars 1831, Troubles à Avignon. — 21 mars 1832, Troubles à Strasbourg et à Rochefort, rixe du 57^e de ligne et des marins.

JEANNE.

A toutes les grandes époques d'un empire, dans tous les événements qui frappent l'esprit des hommes et se gravent dans leur souvenir; dans les guerres avec leur alternative de revers et de succès; dans les débats parlementaires, où le gouvernement avec ses abus, l'opposition avec ses réformes jettent tant d'intérêt; dans nos discordes civiles, avec leurs combats et leurs flots de sang, leurs déceptions sans nombre après la victoire, leurs victimes et leurs victimaires après la défaite; toujours des champs de bataille éclairés par le soleil ou du milieu des ruines obscures des rues renversées, s'élève un homme qui plane sur les autres et vient par son courage, son éloquence, ses triomphes, ou sa constance dans l'adversité, s'imposer à l'admiration de ceux qui l'entourent.

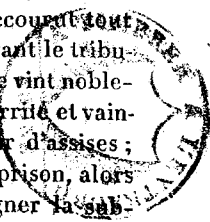
Beaucoup de ces hommes sans doute passent et s'oublient, éclipsés par ceux qui viennent après eux, tant

les grands événements se pressent avec rapidité; mais ce qui pourrait consoler un peu de cet oubli où les hommes tombent après avoir marqué dans le monde, c'est qu'il ne semble s'attaquer qu'aux heureux et s'incliner de respect devant l'adversité sur laquelle il n'ose jeter son voile.

Est-ce par humanité qu'on soutient l'infortuné? est-ce par compassion pour le malheur, ou par le manque d'objet sur lequel on puisse exercer sa jalousie? Je ne veux point chercher aujourd'hui la solution de ce problème, ce que je sais bien, c'est que toute victoire n'a pas son héros et que chaque défaite a le sien. Le nom de Cambrone brille plus que celui de Blücher ou de Wellington dans le sang de Waterloo!

Du sein des combats sanglants de juin où tant de jeunes gens se précipitèrent irrités d'une première déception; du milieu de ces jeunes soldats pleins d'énergie et de courage qui, maîtres d'un quartier de Paris pendant toute une nuit d'inquiétude et d'enivrement, d'espérances et d'anxiété, promenaient dans les rues solitaires leurs patrouilles répondant aux *qui vive?* par ce mot qui résonne si voluptueusement à notre oreille: RÉPUBLIQUE! des ruines fumantes du cloître St-Méry, du haut des barricades abritant les républicains et tombant ensuite foudroyées par le canon royaliste; de là et au-dessus de tout cela s'élève un homme dont le nom ne périra point et que je ne puis me résoudre à croire destiné à une mort sans gloire entre les quatre murs d'un cachot.

JEANNE! Jeanne, grand au combat où il accouta tout mutilé de la révolution de juillet; grand devant le tribunal qui allait le juger, et où sa franche parole vint noblement raconter ses combats contre le pouvoir irrité et vainqueur qui le jetait sur les bancs de la cour d'assises; plus grand peut-être encore au fond de sa prison, alors qu'il descend au métier de copiste pour gagner la subsistance de sa famille, et qu'il refuse les dons que lui offre son parti.



Ce que beaucoup de gens ignorent encore peut-être, c'est que quelques Lyonnais se sont réunis pour faire une rente à Jeanne pendant tout le temps de sa captivité, et que Jeanne vient de refuser en disant qu'il y avait de plus grandes infortunes que la sienne à secourir.

Ils souriront de pitié ces cumulards du juste-milieu qui, pour conserver des traitemens de toutes sortes et sous toutes formes, ont prêté serment à toutes les dynasties. Ils souriront, car ils ne comprennent rien de ce qui est grand, de ce qui est noble et généreux. Qu'ils vendent pour de l'or le peu de conscience qui leur reste, si toutefois ils en ont encore, ces hommes qui ont toujours vécu aux dépens du peuple; qu'un ministre monte à la tribune et vienne oser vous dire qu'il veut deux traitemens, et que pour rien au monde il n'y renoncera, libre à eux de suivre la route dans laquelle ils ont toujours marché! C'est un républicain dans les fers qui leur donnera une leçon de désintéressement. La loi sur des pensions qui vient de se discuter à la chambre, doit en avoir appris à la France plus que je ne puis lui en dire; ainsi donc les deux partis sont bien séparés; il ne peut plus y avoir d'erreur. D'un côté, fortune, cupidité et ambition; de l'autre pauvreté, courage et désintéressement.... Le peuple choisira.

Quand un parti comme le nôtre compte dans son sein des hommes aussi énergiques que les héros de St-Méry, des captifs aussi désintéressés que Jeanne, il ne peut plus ni tomber, ni mourir, l'avenir lui appartient!

Monsieur le rédacteur,

Inutile, je crois, de parler de l'aventure de la duchesse de Berry, cette affaire est déjà trop vieille, et d'ailleurs les ouvriers s'inquiètent peu des démêlés qui peuvent exister entre les branches aînée et cadette; ils savent maintenant, par expérience, qu'ils n'ont pas plus à espérer de l'une que de l'autre, et ils les mettent toutes deux au même niveau.

Mais si cet événement nous est tout-à-fait indifférent, à nous, ouvriers, il doit avoir pour MM. du milieu de graves conséquences. Les badauds de ce parti ne voient dans la grossesse de la veuve du duc de Berry, que l'affermissement du pouvoir existant; mais les habiles, ceux qui faisaient du patriotisme sous la restauration, et qui depuis ont préféré à l'estime du peuple la faveur d'un roi, ne sont pas si tranquilles. Ces renégats politiques commencent à entrevoir le sort qui leur est réservé; ils cherchent encore à se faire illusion, mais c'est en vain; tout leur présage que leur rôle politique touche à sa fin.

En effet, quel est l'homme doué de quelque pénétration, qui ne puisse découvrir aujourd'hui le but secret de la nouvelle camarilla? Croit-on que le pouvoir, si patelin d'abord, et maintenant si arrogant, voudra se contenter de cette quasi-légitimité qu'il s'est fait octroyer par les doctrinaires? Non, certes, il cherchera à se faire légitimer tout-à-fait, ou du moins il voudra ne s'entourer que de légitimistes, pour faire oublier qu'il existe par la grace du peuple. Voyez déjà comme il leur fait des avances, comme il les caresse; ils sont certains, aussitôt qu'ils se présenteront, d'être accueillis avec empressement; on leur accordera tout ce qu'ils désireront: ne le leur a-t-on pas déjà fait savoir? Et maintenant que leur héroïne a détruit ce prestige de vertu dont ils se plaisaient à l'entourer, que voulez-vous qu'ils fassent? On sait que de tels hommes ne peuvent pas rester libres: il leur faut absolument endosser une livrée; pourront-ils refuser long-temps les faveurs d'un ex-duc d'Orléans, eux qui ont mendié celles de l'homme qu'ils traitaient de soldat parvenu?

Le pouvoir va donc jeter le masque de l'hypocrisie, et voguer à pleines voiles vers la restauration. Tant mieux, nous saurons à quoi nous en tenir, et notre succès n'en sera que plus assuré.

Mais vous, MM. du milieu, qu'allez-vous devenir? Ah! parce qu'on avait payé vos complaisances et vos bassesses par des honneurs et des rubans, vous vous êtes crus de hauts personnages. Allez, avant peu vous ne serez plus que des parvenus, qu'on méprisera d'abord ouvertement, et qu'on chassera ensuite; vous apprendrez par vous-mêmes, puisque vous avez dédaigné les leçons de l'histoire, ce qu'on doit attendre de la reconnaissance d'un roi! vils instrumens, vous vous verrez briser du moment où vous serez devenus inutiles.

Je sais que les plus adroits d'entre vous se sont pourvus de fonctions inamovibles, ceux-là ne seront pas chassés par le pouvoir actuel; mais à quelles mortifications ne seront-ils pas exposés? L'aristocratie, de nouveau restaurée, se chargera volontiers de leur faire sentir combien ils sont déplacés dans un cercle. Que de chuchotemens sur leurs manières, d'allusions sur leur origine, de demi-mots sur leurs antécédens! force leur sera de dévorer ces affronts ou de rester chez eux. Méprisés par cette prétendue haute classe qu'ils ont voulu singer, méprisés par le peuple qu'ils ont abandonné et poursuivi, pourront-ils du moins trouver quelques consolations dans leur conscience? J'en doute.

Il est encore parmi messieurs du milieu une classe d'hommes inoffensifs, à la vérité, mais qui pourtant sont la principale cause de nos malheurs. Incapables de faire le mal par eux-mêmes, ils le laissent volontiers faire et l'approuvent pourvu qu'il ne les atteigne pas. Avant 1830 ils étaient de l'opposition, non par patriotisme, croyez-le bien, ils ne sont pas susceptibles d'éprouver ce sentiment, mais par amour-propre blessé; aristocrates par tempéramment, ils ne pouvaient supporter les dédains de l'aristocratie de naissance. Les pauvres hommes! comme ils sont heureux aujourd'hui, tous leurs vœux sont satisfaits, ils forment la haute société! mais que vont-ils devenir, grands dieux! lorsque toute la gentilhommerie aura quitté ses castels pour rentrer dans les villes; c'est alors que nous les verrons se désoler, et leurs femmes, redevenues de petites bourgeoises, les orceront sans doute à faire de nouveau de l'opposition.

Comme tout cela est pitoyable! et c'est pourtant entre ces deux misérables coteries que la France est balotée. Pétries toutes deux d'égoïsme et d'orgueil, elles songent à peine que le peuple est là qui les contemple et rit de pitié de leurs airs de grandeur. Le temps n'est plus où l'on fascinait ses yeux par la représentation; il faut maintenant, pour commander son estime et son respect, autre chose que des broderies et des rubans, car il sait comment souvent on les obtient.

Quant à nous, ouvriers, conservons précieusement nos vertus civiques, restons toujours unis, toujours frères, et bientôt ces vils fanfarons seront forcés d'abandonner la partie; c'est alors que la France jouira du meilleur gouvernement possible: le gouvernement du pays par le pays.

UN OUVRIER.

L'horrible attentat.

Tu mettras, Cadet,

Dans ton pistolet,

Trois graines de chanvre et six de millet.

Non, mais je vous le demande: depuis l'invention des procès politiques, avez-vous rien vu de plus extraordinaire que les débats de *l'horrible attentat*? Après avoir lu les dépositions des témoins, les réponses des accusés, les plates et serviles déclamations de M. Persil (l'accusateur public), la révoltante partialité du président. Que pensez-vous de ce dernier acte qu'on a cru devoir ajouter à la plus grotesque parodie? Avant de me répondre, dites-moi, la vie est-elle pour vous une bonne ou une mauvaise plaisanterie? Avez-vous bien ou mal digéré?... Hein..... plaît-il. Ah! je vous entends. Eh bien! je pense comme vous, et je suis ainsi fait que je ris de tout et partout.

Je ris des efforts que font nos gouvernans pour nous ramener au temps heureux de la restauration; je ris

chaque fois qu'il m'arrive de jeter les yeux sur les pavés ; je ris en songeant que la république escamotée par quelques charlatans, va sortir du gobelet sous lequel on croit l'avoir cachée pour toujours, je ris lorsqu'on me parle de l'inviolabilité royale ; je ris en voyant ces robes noires, ces robes rouges, ces habits brodés, usés par la branche aînée, usés par la branche cadette, et qui seront toujours accrochés à toutes les branches.

Je dois l'avouer cependant, jamais événement ne m'a paru aussi pyramidalement risible que cette affaire du coup de pistolet. Depuis que les débats ont commencé, je suis dans un état d'hilarité perpétuelle impossible à décrire. C'est au point que mon médecin, craignant les suites des efforts provoqués par cette hilarité, m'a fait placer un bandage autour des reins ; sans cette précaution je serais mort en riant.

L'assassin portait une veste, dit un témoin. — Non, il portait un habit. — Non, c'était une redingotte. — Il avait la barbe noire. — Sa barbe était rouge. — Il portait un chapeau. — C'était un bonnet. — C'était une casquette. — Il avait quatre pieds. — Il en avait quatre et demi. — Il en avait cinq. — Ses yeux étaient bleus. — Non, ils étaient noirs. — Il avait un grand nez. — Il était camard. — Il était borgne. — Non, il était boiteux. — Non, il était manchot.

Vous voyez que l'affaire s'éclaircit et que la culpabilité des prévenus est déjà suffisamment démontrée. Mais voici venir un témoin bien important. Écoutons : *J'ai entendu un coup de pistolet, j'ai tourné la tête et je n'ai vu PERSONNE. Quel habit portait-il ?* lui demanda le président. La sagacité de cette question terrifie le témoin. Il n'a vu personne et il ne répond pas à cette question *quel habit portait-il ?* Nouvelle preuve de la culpabilité des prévenus.

Attention, voici un autre témoin dont la déposition est de la plus haute importance. *J'ai vu que je n'ai rien vu... voilà ce que j'ai vu.* Cette déposition est accablante et jette la plus grande clarté dans les débats.

Ah ! par exemple, écoutez bien. Voici une déposition foudroyante ; c'est le colonel *Rafé* qui parle. *Nous étions instruits d'avance aux Tuileries qu'on devait à son passage tirer sur le roi.*

Voyez la scélératesse de ces républicains régicides ! Ils voulaient assassiner le roi, et de crainte qu'on se trompât sur leurs intentions, ils avaient adressé aux Tuileries des lettres de faire part. Ils avaient fait savoir qu'à telle heure, sur le Pont-Royal, ils auraient l'honneur de tirer sur la monarchie citoyenne.

Si les assassins n'ont pas été arrêtés, c'est qu'on voulait savoir jusqu'où ces misérables pousseraient l'insolence. Les courtisans n'étaient peut-être pas fâchés de se trouver aux premières places pour assister au dénouement de ce grand drame. Et puis si on s'était emparé des assassins sans leur laisser le temps d'exécuter leur projet infernal, ce mot de *Louis-Philippe* : IL N'Y A PAS DE MAL, aurait été perdu pour l'histoire.

Un point sur lequel presque tous les témoins sont d'accord, c'est que dans cette affaire ils n'ont vu que de la fumée.

Ah ! j'oubliais : autre déposition non moins importante. Après le fameux coup de pistolet on a crié *vive le roi !* *oi.... oi.... oi.... oi....*

Voici maintenant des faits établis par les débats :

Un individu porteur d'un pistolet, arrêté à l'instant même sur le lieu de la scène, et remis aux mains de la police, n'a jamais été retrouvé depuis. La demoiselle *Bourry* qui sauva si miraculeusement la monarchie en détournant le bras de l'assassin, n'était pas sur le Pont-Royal. Enfin les deux accusés n'ont pas été reconnus par un seul témoin. D'où il résulte évidemment que ces deux scélérats ont tiré sur *Louis-Philippe*, que mademoiselle *Bourry* a sauvé les jours de notre excellent monarque, et que si cette héroïne mérite une couronne civique, les assassins doivent être trainés à l'échafaud.

Voilà une affaire qui doit singulièrement raffermir sur sa base le trône *économico-monarchico-bourgeois*.

Ah ! mon Dieu, voilà mon accès d'hilarité qui me reprend. Vite, vite quelques gouttes d'hoffmane sur un morceau de sucre.

M. de Lachau.

M. le colonel de Lachau était sous le poids d'une accusation grave. Nous avons cru devoir attendre, pour publier la lettre suivante, que les débats du *Carlo-Alberto* fussent terminés. Les accusés ont été acquittés, rien ne s'oppose plus à l'insertion de cette lettre.

Monsieur,

C'est avec un pénible étonnement que j'ai vu un journal patriote qui tient le premier rang parmi ceux des départements accueillir sans aucun commentaire une note laudative sur M. de Lachau.

Je n'examinerai pas la vérité des faits relatifs aux services de M. de Lachau, mais je compléterai autant que mes souvenirs pourront me le permettre, la biographie de ce militaire.

La restauration, au lieu d'arrêter l'avancement de M. de Lachau, l'a au contraire favorisé d'une manière scandaleuse, et cet avancement ne saurait être justifié ni par ses talents, ni par ses hautes capacités.

Nommé chef de bataillon le 25 mars 1815, M. de Lachau passe dans la garde royale avec le rang de lieutenant-colonel, le 30 octobre 1816, tandis que près de 200 de ses camarades qui avaient au moins autant de droits que lui à cet avancement, n'obtiennent ce grade que peu de temps avant les journées de juillet ou même après.

Enfin le 3 avril 1822, M. de Lachau devient colonel du 29^e de ligne.

Il est un fait bien important et que le biographe de M. Lachau a oublié de mentionner. Je vais réparer cet oubli. En arrivant à son régiment M. le colonel fit renvoyer 26 officiers dont le patriotisme était bien connu et parmi lesquels se trouvait le courageux Armand Carrel. Vous conviendrez qu'il eût été dommage que ce trait eût été perdu pour l'histoire. Dans le cas où M. de Lachau désirerait faire compléter sa biographie, vous pouvez, M. le Rédacteur, lui offrir de ma part la liste des 26 autres officiers renvoyés.

Il est impossible de citer le nom d'un militaire qui ait obtenu de la restauration plus de faveurs et un avancement plus rapide.

M. Rulhière, lui-même, ce favori de tous les gouvernements, dont la conduite patriotique lors des événements mémorables de 1830 est connue de toute l'armée d'Afrique, quoique chef de bataillon du 2 avril 1813 et d'une capacité bien au-dessus de celle de M. de Lachau, n'est arrivé au grade de colonel que le 26 août 1824, c'est-à-dire plus de 2 ans plus tard.

Apitoyez-vous donc sur le sort de M. de Lachau et sur l'injustice dont il a été victime sous la restauration qui a entravé l'avancement de cette haute capacité.

Lyon.

C'est lundi 25, que sera appelée devant les assises l'affaire de M. Berthaud, auteur d'*Asmodée*. M. Berthaud prononcera un plaidoyer en vers, qui, si nous en jugeons par ce qu'il nous en est revenu, ne manquera pas de faire une vive sensation. — La défense sera présentée par M^e Michel-Ange Périér.

GRAND-THÉÂTRE.

Le Pré aux Clercs.

La première représentation de cet opéra avait attiré au Grand-Théâtre le public, qui depuis long-temps semble en avoir oublié le chemin. Et nous devons le dire, dussions-nous exciter la colère de messieurs de l'aristocratie dramatique, l'annonce des *Vieux Pêchés* et le nom de Breton n'avaient pas peu contribué à remplir la salle.

L'importance de la partition du *Pré aux Clercs* nous fait un devoir de consacrer plusieurs articles à cet ouvrage dont le succès a été complet. Nous nous occuperons d'abord du poème, dont nous présenterons l'analyse; dans un second article, nous examinerons le mérite musical de la partition, qu'il faut entendre plusieurs fois pour en apprécier les beautés; enfin, dans un troisième article, nous parlerons des artistes.

La scène s'ouvre à Etampes où Henri III est venu goûter avec sa cour les délassements de la chasse. Nous assistons aux fiançailles de Giraud, célèbre aubergiste du Pré aux Clercs, avec Nicette, filleule de Marguerite de Valois. Marguerite a quitté le cortège royal, elle paraît suivie d'une jeune Béarnaise nommée Isabelle, qui reçoit avec répugnance les protestations du marquis de Comminge, spadassin renommé. Déjà son cœur appartient à un jeune seigneur attaché au service du roi de Navarre, et dont le nom est Mergy. L'unique embarras dans cette affaire d'amour est de réunir les deux parties, car l'une réside à Paris, l'autre au château de Nérac. La fortune se charge de lever ce grand obstacle. Le prince de Béarn, par un retour inexplicable et inconnu à l'histoire, envoie un parlementaire à son épouse et au roi Henri III pour mettre fin à leurs différends domestiques. Cet ambassadeur est Mergy lui-même. Il descend chez la fiancée de Giraud. Huguenot, il se fait servir gras, quoique ce soit vendredi. A ce sujet, une vive querelle s'engage entre lui et des chevaliers-légers, chrétiens orthodoxes. Au moment où ils tirent l'épée, survient un italien, Cantarelli, que Mergy a épargné dans un jour de bataille. Il est assez heureux pour terminer ce combat sans aucune effusion de sang.

Cantarelli, bouffon du monarque, s'est élevé à force de bassesses au grade de cornette dans le régiment des gardes sous les ordres de Comminge. Il apprend à Mergy la passion du marquis pour Isabelle. Durant cet entretien paraît le marquis. Sans autre préliminaire, il raconte avec force rodomontades comment il a puni l'audace d'un impérial qui s'est avisé de ramasser le gant de son amante, puis de le porter à ses lèvres avec enivrement. D'un autre côté, Marguerite désespère sa protégée en lui confiant que le roi a dessein de l'unir au colonel de ses gardes. Tous ces personnages se rencontrent dans un beau final, et partent, Mergy pour remplir sa mission; Marguerite pour intriguer en faveur d'Isabelle; Nicette pour recevoir la dot que lui a promise sa noble marraine; et Comminge dans l'intention de faire l'éducation de quelque nouvel étourdi.

Nous sommes au Louvre; Marguerite veut faire fuir Isabelle avec Mergy. Celle-ci refuse, parce qu'elle n'est pas mariée. On dresse une nouvelle batterie. Giraud doit conduire Nicette aux pieds des autels, dans la soirée même. A l'abri de cette fête nuptiale et dans le désordre d'un bal masqué, la reine de Navarre fera bénir l'union des deux amans dont elle favorise la flamme. Il lui faut un aide. Elle choisit Cantarelli, qu'elle charge d'introduire secrètement Mergy pour s'entendre sur l'accomplissement de ses projets. Quelle commission! pendant qu'il veille, paraît Comminge, transporté d'allégresse. Le roi vient de lui accorder la main d'Isabelle devant Mergy lui-même.

4

Cantarelli est sur les charbons ardents. Celui qu'il attend peut se présenter d'un moment à l'autre. Déjà il voit la redoutable rapière du spadassin prête à lui percer le cœur. Mais, excellente idée! par un détour adroit, il persuade à son colonel que Mergy est amoureux de Marguerite. Cette confidence offre un attrait de plus par les bons mots qu'elle suggère sur le roi de Navarre qui envoie chercher sa femme par l'amant de la reine. Il ajoute que celle-ci attend Mergy qui doit venir par l'escalier dérobé, et après ces aveux, il se retire. L'ambassadeur béarnais frappe. Comminge lui ouvre, l'introduit et se hasarde à plaindre son rival sur le mauvais succès de son ambassade, car Henri III refuse de laisser partir sa sœur. Mergy pense qu'il s'agit d'Isabelle dans les condoléances satiriques dont il est l'objet. Piqué de tant de plaisanteries, il s'empare, jette à Comminge le mot insolent et un rendez-vous est indiqué au Pré aux Clercs, tout-à-la-fois, les Tuileries, les Champs-Élysées et le bois de Boulogne de ce temps de duels.

Giraud et Nicette viennent de recevoir la bénédiction du prêtre. Isabelle et Mergy ont été mariés secrètement. Les deux couples quittent la chapelle du Pré aux Clercs avec Marguerite. Mergy songe à sa partie d'honneur, il s'échappe et se rend au lieu désigné. Les rivaux sont en présence. Cantarelli assiste au combat en qualité de témoin. Mergy déclare qu'Isabelle est son amante. Comminge ne se contient pas. Le fer brille. L'un des adversaires est tombé percé au cœur. Cantarelli se précipite à toutes jambes. Il trouve Marguerite et Isabelle accablées d'inquiétude. Les préparatifs du départ sont disposés, et Mergy ne se montre pas. Qu'est-il devenu? L'italien, tout effaré, leur annonce le duel; il dit que l'un des combattans est mort; alors la voix lui manque; son émotion le suffoque. Dans ce moment une barque traverse la Seine en face du Louvre. Deux hommes soutiennent un corps inanimé. Isabelle connaît la renommée homicide de Comminge. Son époux a été tué. Elle s'élance, elle va se jeter dans les flots. Mergy arrive et la reçoit dans ses bras. Comminge a péri.

Cet opéra est plein de situations du plus haut intérêt et tout-à-fait dramatique.



GLANE.

Lorsqu'un père a Madame du prince son mari, la chouanne rit.

— Les exploits de M. Dupin à la chambre coûteront aussi cher à la France que jadis les exploits de son cabinet à ses clients.

— M. Barthe, quand il crie aux centres: Je dépose cela dans vos consciences, parle dans le vide.

— Ils n'ont pas même le courage de Bartholo qui, bien armé et bien cuirassé, voulait attendre au coin de la rue son ennemi sans défense.

— M. Marcellus dit que l'on doit couvrir d'un manteau les faiblesses royales, M. Marcellus se rappelle l'aventure de sa médaille de député. — Et l'on sait compatir aux maux qu'on a souffert.

— On lit dans le journal de la police: Lorsque le gouvernement sera poussé à bout, il fera un appel à la force, au lieu de à la France.

— Est-ce naïveté ou faute d'impression?

— Les ministres ont abattu Du-bois pour se faire battre.

— Madame la doctrine est morte des suites de couche, nous espérons bien que l'enfant ne vivra pas.

— Un bon père de famille peut faire un très-mauvais roi.

Le prix des insertions est de 25 cent. la ligne.

Annonces.

A VENDRE. Deux fonds d'épicerie bien achalandés situés dans des bons quartiers.

S'adresser au bureau du journal.

J. A. GRANIER, Gérant.